

## **Mame, éditeur pour la jeunesse au milieu du XIXe siècle**

Mathilde Lévêque (Université Paris 13 – Sorbonne Paris Cité – Pléiade)

Texte d'une conférence donnée à l'Université de Dusseldorf (Seminar zur französischen und italienischen Kinder- und Jugendliteratur des 19. Jahrhunderts), le lundi 12 janvier 2015, à l'invitation de Jun.-Prof. Sieglinde Borvitz.

### Introduction

J'ai souvent l'habitude, en commençant un séminaire devant des étudiants, d'expliquer mon parcours de recherche, en donnant des éléments de formation, de choix, d'hésitations, de hasards parfois, de rencontres souvent. Aujourd'hui, après l'horrible attentat qui nous a tous profondément choqués, mercredi 7 janvier, j'aimerais commencer en vous parlant d'un dessinateur qui a participé à ma formation d'enfant puis d'adulte, je veux parler de Cabu. Cabu, une figure de l'impertinence française, Cabu comme ses camarades assassinés représentait une image de la France que nous aimons, joyeux, insolente, rieuse, dévorant la vie entre amis, en chanson et autour d'un bon verre et d'une bonne table, critiquant tous les ridicules et les toutes les hypocrisies, la bêtise et l'intolérance. C'est cette France qui a été assassinée, une certaine idée de la liberté de penser, d'agir, de dessiner, de vivre, avec légèreté et intelligence. Et c'est pourquoi beaucoup parlent d'un 11 septembre français : certes, l'ampleur des victimes n'est pas la même, mais de même que les tours jumelles du World Trade Center étaient le symbole des Etats-Unis et de la civilisation occidentale, les victimes de l'attentat du 7 janvier 2015 représentaient une idée de la France. Ce n'étaient pas de graves et austère idéologues qui ont été victimes, mais une bande de copains dont les dessins ont formé des générations de Français. Cabu, en particulier, pour les gens de ma génération, était une figure familière, presque familiale. Pendant dix ans, de la fin des années 1970 à la fin des années 1980, il a participé à l'animation de la principale émission de télévision pour enfants, Récré A2. J'ai fait partie de ces enfants. J'ai regardé Cabu dessiner sous nos yeux, j'ai ri avec tant d'autres à son espièglerie. Il n'y avait alors que trois chaînes de télévision, Cabu créait des dessins pour les enfants, avec les enfants, dans le cadre de jeux d'imagination. Il a fait partie de ces artistes un peu fous qui nous ont formé, des artistes anarchistes qui ne se demandaient pas si c'était bien, bon ou utile de dessiner ou publier telle ou telle chose pour enfants, Cabu ne se posait pas la question du « message » pour enfants, il dessinait, il s'amusait, tout simplement, et c'était l'essentiel. Son graphisme a formé toute une génération, son esprit aussi, cette génération dont je fais partie est en deuil. Je suis aujourd'hui enseignante et chercheuse en littérature pour la jeunesse, j'enseigne la lecture des images aux étudiants, j'aime les images, j'aime la critique, j'aime la critique impertinente, la critique qui bouscule et fait réfléchir. C'est pourquoi, depuis mercredi, ma tristesse est profonde et c'est pourquoi je voulais, devant vous, rendre hommage à Cabu.

\*\*\*

## **Mame, éditeur pour la jeunesse au milieu du XIXe siècle**

On a souvent coutume d'associer la littérature française pour la jeunesse de la seconde moitié du XIXe siècle à des titres ou des auteurs toujours présents en librairie, comme la comtesse de

Séjour, Jules Verne, ou encore Hector Malot : *Les Petites Filles modèles* paraissent en 1858 chez Hachette dans une collection qui s'appelle encore alors la « Bibliothèque des chemins de fer », ouvrant ainsi la fameuse trilogie de Fleurville et plus largement toute une œuvre de plus de vingt romans pour la jeunesse, publiés entre 1858 et 1871. Le grand concurrent parisien de la maison Hachette, Pierre-Jules Hetzel, rencontre à la même époque un écrivain qui peine à se faire un nom, un certain Jules Verne : retravaillant les textes de concert avec l'auteur, Hetzel publie en 1863 *Cinq semaines en ballon*, première collaboration qui inaugure la vaste série des « Voyages extraordinaires » publiés jusqu'à la mort de Verne, en 1905. Pour autant, le succès et la pérennité de ces deux écrivains majeurs ne doivent pas fausser notre vision de la réalité. En effet, en quelques décennies, entre 1830 et 1860, c'est un éditeur de Tours, la maison Mame, éditeur catholique qui investit largement le champ de la littérature pour la jeunesse, jusqu'à produire ce que les forces conservatrices considèrent, au milieu du XIXe siècle, comme « une de ces propagandes auxquelles l'humanité et la littérature doivent également applaudir » (*L'Investigateur*, 1849, journal de la Société des études historiques). Au milieu du XIXe siècle et pour quelque temps encore, en effet, l'édition pour la jeunesse, si elle voit naître et se développer de grands éditeurs parisiens comme Hachette ou Hetzel, reste largement le fait d'éditeurs proches de l'Église. Les centaines de milliers de livres pour l'enfance et la jeunesse publiés par la maison Mame sont diffusés dans la France entière, une France encore rurale et largement catholique. Mame est alors un éditeur de masse, sur lequel une équipe de chercheurs a travaillé pendant trois ou quatre ans, de 2008 à 2011. J'aimerais vous présenter aujourd'hui un aperçu de ces recherches, menées pendant plus de trois ans par une équipe pluridisciplinaire de chercheurs, réunissant des littéraires, des historiens et des historiens de l'art, coordonnée par Cécile Boulaire (Université de Tours), avec le soutien de l'Agence Nationale de la Recherche. Ces résultats ont été publiés en 2012 dans une importante étude intitulée *Mame. Deux siècles d'édition pour la jeunesse* (PUR-PUFR). La maison Mame, installée à Tours en 1796, produit des livres pour enfants à partir des années 1830 jusqu'au début des années 1950. Si la littérature diffusée par Mame est très décriée à partir des années Ferry, si elle est aujourd'hui tombée dans un certain oubli, ses tirages la rendent présente dans la plupart des foyers français. De fait, les enfants français de la seconde moitié du XIXe siècle ne lisaient pas tous, ou pas seulement, la comtesse de Séjour ou Jules Verne : ils recevaient en prix ou en livres d'étrennes les volumes produits en très grand nombre dans les imprimeries tourangelles. Ce n'est pas un hasard si, en 1867, le philosophe et historien Hippolyte Taine (1828-1893) écrit dans ses *Notes sur Paris* : « Les petits livres dévots du libraire Mame font l'éducation des Français ».

- Présentation de la maison Mame
- Des collections populaires

- Des genres littéraires variés, pour l'enfance, la jeunesse et pour tous

### Présentation de la maison Mame

Il s'agit d'un cas de dynastie industrielle, d'une entreprise familiale solidement structurée sur six générations (il est rare qu'une famille d'entrepreneurs conserve sa position dominante, selon le syndrome de Buddenbrook, théorisé par Maurice Lévy-Leboyer<sup>1</sup>), installée à Tours en 1796. Ces générations, comme le remarque Cécile Boulaire dans l'introduction de l'ouvrage mentionné, « traverseront les tourmentes révolutionnaires, la révolution industrielle, trois conflits militaires d'envergure internationale, la laïcisation inexorable de la société française et les transformations de l'économie inhérente aux Trente Glorieuses<sup>2</sup>. » Cette dynastie est dominée par la figure d'Alfred Mame (1811-1893) qui, dans la décennie 1840, grande période de développement économique, fait de la petite entreprise « la plus belle imprimerie d'Europe », selon ses propres termes, où toute la chaîne du livre est assurée, de la fabrication du papier jusqu'à la reliure soignée et la typographie et la vente de milliers d'ouvrages, en France et à l'étranger. A la tête de l'entreprise à partir de 1833, Alfred Mame, épaulé par son cousin Ernest jusqu'en 1845, puis par son fils Paul en 1859, fonde un « Creusot littéraire », où plus d'un millier d'ouvriers débiteront jusqu'à 20 000 volumes par jour. Dans les années 1860 et 1870, il édifie la « Cité Mame », îlot d'habitations louées à prix modique aux familles des employés. *Le Figaro* fait de la mort de Paul Mame, en 1903, un deuil pour l'industrie française, preuve que la réussite de l'entreprise dépasse le cadre du monde de la librairie et de l'édition.

Il existe alors en France de très nombreux éditeurs catholiques, comme Mégard (Rouen), Ardant (Limoges), Barbou (Limoges) et Lefort (Lille), qui tous publient des ouvrages pour la jeunesse. Mais Mame se distingue par l'excellence de son modèle économique. Alfred Mame reçoit de nombreuses récompenses, dont la grande médaille d'honneur à l'Exposition universelle de Paris en 1855. L'éditeur a deux spécialités : l'édition religieuse et l'édition pour la jeunesse. Mame, qui assure l'ensemble des activités nécessaires à la confection d'un volume, de la fabrication de l'encre à la peausserie, peut confectionner des livres de qualité diverses, avec des reliures et des prix distincts. L'influence de cette famille d'industriels du livre se prolonge dans l'espace politique local : Ernest, cousin d'Alfred, est maire de Tours et député. Néanmoins, la IIIe République, les lois scolaires de Jules Ferry et la laïcisation progressive de la société vont devenir autant d'obstacles pour la maison

---

<sup>1</sup> Barker T.C. et Lévy-Leboyer M., « An Inquiry into the Buddenbrooks Effect in Europe », in Hannah L. (dir.), *From Family Firm to Professional Management: Structure and Performance of Business Enterprise*, Budapest, Akadémiai Kiado, 1982, p.10-25.

<sup>2</sup> Boulaire C., *Mame. Deux siècles d'édition pour la jeunesse*, PUR – PUF, 2012, Introduction générale, p.21.

Mame, très conservatrice et profondément catholique. Or l'éditeur de Tours est arrivé, par son excellence industrielle, à constituer un véritable monopole des ouvrages à destination des institutions et des collèges. Avec la IIIe République, la mainmise des éditeurs catholiques sur le marché des livres de prix est dénoncée et combattue par les républicains et les lois Ferry font cesser cette situation de monopole (M.-F. Boyer-Vidal, p.177). Mame passe donc d'une position dominante à une marginalisation progressive, annonce de son effacement lent mais irréversible du monde de l'édition scolaire française (p.183). Le déclin se renforce après la Première guerre mondiale, tandis que la Seconde apporte un coup décisif : en juin 1940, l'usine est totalement détruite (dont les archives, ce qui explique que, pendant longtemps, l'histoire de la maison Mame était réputée infaisable) puis, en 1944, les ateliers provisoires prêtés par la SNCF. Malgré la construction d'une nouvelle usine inaugurée en 1953, qui permet un temps de retrouver les tirages du Second Empire, il sera très difficile pour l'entreprise de se relever. L'éditeur parvient difficilement à s'adapter aux profonds changements culturels qui s'opèrent après-guerre. Dans les années 1960, on ne compte guère plus d'une trentaine de titres par an, dans une production hétéroclite faite d'ouvrages de vulgarisation scientifique, de romans illustrés et de vies de saints. Ce déclin est accru par le concile de Vatican II (1962-1965), qui minimise l'importance de l'écrit et oriente plus volontiers la réflexion pour les temps à venir vers la radio et la télévision : ce bouleversement finit de placer l'éditeur dans une situation critique et l'entreprise familiale se termine au début des années 1970.

### **Les livres pour la jeunesse édités par Mame : des collections populaires**

Dans les années 1820 et 1830, l'entreprise Mame choisit un objectif : délivrer un message chrétien, et plus encore, bâtir une société chrétienne, au travers du livre pour la jeunesse (Villerbu, p.187). Le marché religieux s'annonce florissant sur la longue durée et explique le succès de la maison Mame, qui développe alors un nouveau produit : le livre de jeunesse catholique. Il s'agit bien de culture populaire, qui va permettre l'essor d'un éditeur de masse : Loïc Artiaga a ainsi montré dans son ouvrage *Des torrents de papier. Catholicisme et lectures populaires au XIXe siècle* (Limoges, PULIM, 2007) que se crée alors une alliance improbable entre la logique réactionnaire de l'Eglise de la Restauration et la naissance de la culture de masse (l'Eglise condamne alors violemment la fiction populaire et choisit d'investir le champ des lectures populaires, à partir des années 1830<sup>3</sup>). Mame

---

<sup>3</sup> Loïc Artiaga, *op.cit.*: « Les premières bibliothèques du peuple, avant le mouvement des bibliothèques laïques populaires ou scolaires de l'Empire libéral, sont catholiques. Le projet n'est toutefois pas uniquement de diffuser un message utilisant l'imprimé, ni de donner au lectorat le goût du livre, mais bien d'orchestrer la lecture populaire dans ses moindres détails : choix des lectures, abord des textes, rythmes de consommation de l'imprimé et compréhension idoine. Au XXe siècle et jusque dans l'après-guerre, la lecture publique gardera en France les stigmates de ces visées correctrices. » (p.69).

s'inscrit pleinement dans cette dynamique et les livres pour la jeunesse qu'il publie en sont le reflet. En 1823 arrive à Tours l'abbé Dufêtre, qui se consacre aux Missions chargées de reconverter au catholicisme une France, après la Révolution et l'Empire, est en partie déchristianisée ou peu pratiquante. Au début des années 1830, il crée l'Œuvre des Bons Livres de Tours (établissement créé à Bordeaux en 1831), d'abord tournée vers les artisans et les ouvriers (donc, dans une visée pleinement populaire) puis vers l'enfance et la jeunesse : l'Église catholique encourage alors la création de « Bibliothèques pour la jeunesse », collections lancées par des éditeurs dans des villes épiscopales, principalement par ceux qui sont chargés des publications liturgiques de l'évêché (Manson, p.193). Dufêtre a sans doute poussé Alfred Mame dans cette direction, lui donnant ainsi une impulsion décisive : Alfred Mame comprend très vite l'opportunité d'ouvrir de nouveaux marchés « captifs », les institutions religieuses (en particulier les Frères des écoles chrétiennes, avec qui Mame entretient une longue et fructueuse collaboration) devenant presque obligatoirement clientes de livres religieux, de livres scolaires mais aussi de toute la littérature pour enfants donnée en prix tous les ans. Comme le note Loïc Artiaga, « dès 1837, la production de fictions édifiantes représente chez Mame, principal éditeur du secteur, 65% des impressions avec plus de 370 000 volumes en une année.<sup>4</sup> »

C'est dans ce contexte qu'apparaît en 1836 la Bibliothèque de la Jeunesse chrétienne. Mais encore fallait-il qu'Alfred Mame trouvât des auteurs. C'est Louis Friedel qui s'avère être la grande opportunité : d'origine allemande, Friedel, qui est arrivé en France à l'âge de 14 ans (il est né vers 1782), est pendant quelques années éditeur, mais il est surtout traducteur et adaptateur, en particulier des contes du Chanoine Schmid, dont l'œuvre est à l'époque encore peu exploitée en France, et qui constitue l'épine dorsale de la BJC. En traduisant et publiant les contes de Schmid, historiettes morales pour enfants à forte empreinte catholique, Mame se lance dans un marché concurrentiel et très prometteur et le succès est au rendez-vous. En 1836, 25 livres paraissent, tirés à 5 000 exemplaires, dont 18 de Schmid, traduits par Friedel, pour une collection formée de petits livres in-16, d'environ 14,5 x 9 cm. En 1837, la BJC compte 43 titres publiés, dont plus de la moitié sont des traductions de Friedel. Le catalogue de la BJC ne cesse de s'enrichir au cours du XIXe siècle, s'articulant en plusieurs séries : en 1900, le catalogue recense près de 500 titres, sur une quinzaine de séries, avec six formats différents (du grand in-8 à l'in-18). Les récits du Chanoine Schmid occupent une place centrale dans cette collection, qu'ils ont contribué à lancer et dont ils constituent l'épine dorsale. Le Chanoine Schmid (1768-1854), un peu oublié aujourd'hui, est au XIXe siècle l'un des écrivains sinon l'écrivain pour la jeunesse le plus édité, traduit, lu dans l'Europe entière. Le succès des récits édifiants de cet écrivain catholique bavarois est tel en France qu'il devient, en

---

<sup>4</sup> Loïc Artiaga, *op.cit.*, p.122.

quelques années, une « marque de fabrique » (Francis Marcoin), garant de la moralité d'un ouvrage destiné aux plus jeunes. Il est une référence pour la comtesse de Ségur (cf sa correspondance avec Emile Templier, 14 mars 1861, « genre perfectionné »), il est lu par tous ces enfants qui deviendront, un jour, des écrivains (témoignage de Simone de Beauvoir dans les *Mémoires d'une jeune fille rangée*). Si Mame n'est pas le premier éditeur français des contes de Schmid, il est le premier éditeur à avoir pensé la publication de ces récits en terme de collection. En 1900, dans le catalogue Mame, les œuvres de Schmid constituent une collection à part entière. Guy Rosa, dans une étude consacrée au nombre de titres pour les enfants proposés en librairie entre 1812 et 1908 constate l'extraordinaire pérennité de la célébrité du chanoine, qui « gardera longtemps le record incontestable du nombre des titres offerts en librairie : 66 en 1875, Ségur 6 et Verne 11 ; 57 en 1881, Ségur 3, Verne 15 ; 61 en 1882, 68 en 1883, 74 en 1884 où la comtesse en compte 4 et Jules Verne 6. Si bien qu'un jour, le succès constant d'une de ses œuvres les plus rééditées – 69 fois de 1829 à 1898 – vint mettre les images de sa Geneviève de Brabant, sous les yeux d'un enfant doué, qui se couchait de bonne heure<sup>5</sup>. »

La BJC est rapidement suivie par de nombreuses autres collections (Boulaire, p.244-247) :

- la Bibliothèque de l'enfance chrétienne (1840), sous-titrée « encouragements et récompenses », donc destinée aux établissements d'enseignement pour être distribuée pendant l'année, petites brochures de 36 pages in-18, 14 cm x 9 ; le tirage cumulé de cette collection sur le XIXe siècle est au moins d'un million d'exemplaires. Elle est manifestement destinée à être distribuée comme récompense aux élèves qui ont bien travaillé. Littérairement, il n'y a absolument aucune unité : on y trouve de petites historiettes dans le style de Berquin, des textes didactiques, des récits édifiants comme *La Jeune malade de dix ans* (1840), récit anonyme qui raconte la pieuse agonie d'une petite fille, raconté par le vicaire qui en a été le témoin :

« Je veux vous raconter les derniers instants d'une jeune fille de dix à onze ans qui, dans cet âge si tendre, où à peine on comprend de la religion ce qu'elle a d'extérieur et de sensible, fut un prodige de vertu et de résignation à la sainte volonté de Dieu, dans une longue et cruelle maladie. » (p.1)

- la Bibliothèque des écoles chrétiennes (1842) qui s'adresse elle aussi aux écoles congréganistes, des volumes in-12, pour des récits qui visent les élèves des classes supérieures (récits de voyage signés Campe ou Washington Irving, traités de Fénelon, histoire ancienne, vie des hommes célèbres et des saints contemporains, anthologies classiques). Les volumes sont donnés comme livres de prix à des élèves méritants, le catalogue est très riche et la présentation soignée.

---

<sup>5</sup> Guy Rosa, p.355, in *Comptes pour enfants. Essai de bibliométrie des livres pour l'enfance et la jeunesse (1812-1908)*, in *Histoire & Mesure*, 1990, Volume 5, Numéro 3-4, p. 343-369.

- la Bibliothèque des petits enfants (1845), constituée de petits volumes in-32 (12 cm x 8), destinée à un usage domestique et non scolaire, cadeau possible pour les étrennes pour de très jeunes lecteurs débutants (5-6 ans), 25 titres en 1845, 40 en 1853. Il est probable que l'on achète l'ensemble de la collection, comme en témoigne cet extrait des *Petites filles modèles* (1857) qui raconte une loterie organisée par Mme de Rosbourg, où chaque enfant reçoit des miniatures, dînette ou papeterie : « Madeleine [reçut] quarante volumes de charmantes histoires et une jolie boîte à ouvrage avec tout ce qu'il fallait pour travailler<sup>6</sup>. » Le faible coût des volumes (25 centimes, avec cartonnage et couverture gaufrée et dorée<sup>7</sup>) incite sans doute à les regrouper en bibliothèque miniature, à l'image de celle qui est représentée sur le frontispice du *Jour de l'an* d'Elise Voïart. Le tirage cumulé de la collection, sur l'ensemble du XIXe siècle, avoisine les deux millions d'exemplaires.

Signalons enfin la collection « Pour tous », créée vers 1911, qui comptera quelque 320 titres en 1939 (avant de disparaître au début des années 1950), ensemble de volumes in-12 illustrés d'environ 300 pages, « pouvant être mis entre toutes les mains », ce qui montre la porosité connue et fréquente entre littérature pour la jeunesse et littérature populaire.

La structuration en collections est fondamentale : dans ce marché du livre pour la jeunesse, naissant dans les années 1830 en France, Mame veut être en mesure de proposer d'emblée la plus grande variété possible de produits. « Cela passe évidemment par un catalogue de titres conséquent, comme l'indique la quatrième de couverture des volumes brochés, dès les débuts. Cela passe aussi par une certaine variété dans les présentations disponibles, titre par titre : il s'agit de répondre à toutes les bourses<sup>8</sup> ». Les différentes collections correspondent à une segmentation de la production, chaque collection répondant à une clientèle et à un besoin spécifiques. L'éventail très large de ces collections aboutit à une saturation de la clientèle. Ainsi, Mame encadre les lectures enfantines « dans toutes les occasions où elles peuvent se déployer<sup>9</sup> ». Il y a bien sûr une part de stratégie commerciale évidente mais aussi une certaine conception de ce que doit être, dans un contexte catholique particulièrement réactionnaire, la littérature pour l'enfance et la jeunesse. De quoi est-il question dans cette littérature ?

### **Des genres littéraires variés, pour l'enfance, la jeunesse et pour tous**

---

<sup>6</sup> Comtesse de Ségur, *Les Petites Filles Modèles*, in *Œuvres*, Paris, Robert Laffont, 1990, vol. I, p.161.

<sup>7</sup> À titre de référence et de comparaison, vers 1850, les salaires moyens pour douze heures de travail étaient de 3,60 francs pour les hommes, 1,50 franc pour les femmes et 0,50 franc pour les enfants. 1 kilo de pain coûte 0,37 franc, 1 litre de vin : 0,80 franc, 1 œuf : 0,09 franc, un ¼ de livre de lard : 0,15 franc, 1 livre de beurre : 1,77 franc, 1 livre de fromage : 7 francs, 1 livre de viande de bœuf : 0,68 franc.

<sup>8</sup> Cécile Boulaire, « Un éditeur catholique français pour la jeunesse au XIXe siècle », in *Les Catéchismes et les littératures chrétiennes pour l'enfance en Europe (XVIIe-XXIe s.)*, Mariella Colin (dir.), Presses Universitaires de Bordeaux, 2014, p.160.

<sup>9</sup> *Op.cit.*, p.161.

Mame est donc au XIXe siècle l'éditeur français dominant sur le marché de la production catholique de masse destinée à l'enfance. L'étude de la maison Mame est aussi une contribution à l'analyse de l'émergence du roman pour la jeunesse au cours du XIXe siècle (Boulaire, p.21) et elle comble ainsi une lacune dans la connaissance que les Français ont de leur propre littérature pour la jeunesse, « perception qui survalorise une production tardive, conforme aux critères modernes de la littérarité, et qui néglige la production de masse qui l'a précédée, au motif qu'elle ne serait pas encore littéraire<sup>10</sup> ». L'étude de la production littéraire des éditions Mame s'est en effet longtemps heurtée au préjugé selon lequel l'éditeur n'aurait publié que de fades berquinades matinées d'insipide morale chrétienne (Boulaire, p.297), cette « tisane littéraire » dont parlait l'éditeur libéral Pierre-Jules Hetzel en 1865<sup>11</sup>.

Cette production romanesque repose sur un paradoxe : comment écrire, publier, diffuser, recommander des romans alors que l'Eglise critique violemment le romanesque, tel un poison destiné à vicier l'esprit du peuple ? Le roman historique est l'une des réponses possibles, en mettant en scène des personnages du passé dont la foi chrétienne est confrontée aux aléas de l'époque dans laquelle ils vivent (Manson, p.219). C'est ainsi que Mame publie des romans historiques qui font revivre le Moyen Âge, période où l'Europe est chrétienne, remise à la mode par le romantisme, des fictions situées pendant la Révolution française, mettant en scène l'émigration et les événements vendéens, comme *Gatienne ou le courage d'une jeune fille, épisode de la Révolution* (1841) de l'abbé Pinard, ou encore des romans historiques situés aux premiers temps du christianisme, dans la lignée des *Martyrs*<sup>12</sup> de Chateaubriand (1809) : *Le Solitaire du Mont-Carmel, épisode des premiers temps du christianisme* (1839), *Séphora, ou Rome et Jérusalem, épisode de l'histoire des juifs* (1840) d'Adrien Lermancier, auteur également d'une adaptation du roman d'Edward Bulwer Lytton, *Les Derniers jours de Pompéi* (1834). Citons enfin l'immense succès du roman du cardinal Wiseman *Fabiola ou l'Eglise des catacombes* (1871), paru à Londres et à New-York en 1854, salué dans la *Bibliographie catholique* comme ouvrant « avec éclat et bonheur une nouvelle voie à la littérature catholique et populaire ». (Manson, p.226)

Il faut bien comprendre que Mame, comme les autres éditeurs catholiques, vit comme une « véritable agression » (Letourneux, p.309) la montée en puissance du roman-feuilleton et le développement de la lecture populaire. Dans un roman publié en 1840, *Benjamin ou les mauvais livres*, l'auteur anonyme met en scène les dangers de ces lectures, souvent philosophiques et anticléricales, distribuées à de jeunes collégiens par « un marchand colporteur qui, rusé comme le

---

<sup>10</sup> C. Boulaire, *Mame. Deux siècles...*, p.21.

<sup>11</sup> Préface à la réédition des *Aventures de Jean-Paul Choppard* de Louis Desnoyers.

<sup>12</sup> François René de Chateaubriand, *Les Martyrs ou le Triomphe de la religion chrétienne*, 1809.

serpent, leur vendit pour de bons livres des brochures impies revêtues de titres mensongers. » L'évocation du colporteur renvoie à des circuits de diffusion populaires et à certains types d'ouvrages : la fiction populaire est soupçonnée d'être dépourvue de moralité et d'échapper à toute surveillance, fonctionnant comme un piège dans lequel peuvent tomber les jeunes lecteurs. A cette esthétique du roman populaire, Mame oppose une posture éthique, ce qui marque durablement son projet éditorial, où la conception de l'esthétique se voit soumise à la morale catholique. Ce faisant, il s'agit bien de combattre le roman populaire et de lui faire concurrence. Les ressorts du romanesque sont ainsi investis pour être mieux conjurés : la fiction a pour rôle de convertir le récit romanesque en leçon de morale. Les formes populaires sont reprises, comme celle du conte (par exemple un récit manichéen en miroir, dans lequel sont confrontés bonnes et mauvaises actions, cf Schmid, *Le bon Fridolin et le méchant Thierry* [1830], traduit et publié chez Mame en 1836, abondamment réédité), des éléments du mélodrame (l'orpheline, l'enfant trouvé, la marâtre, la scène de reconnaissance, les morts tragiques, les sacrifices). Les sentiments chrétiens s'opposent systématiquement aux passions mauvaises, fuyant les excès de la littérature populaire pour mettre en place un roman catholique pour la jeunesse, adressé à un même lectorat. Il y a donc à la fois opposition forte et concurrence.

A côté des historiettes moralisatrices destinées aux plus jeunes (BPE), on trouve donc non seulement des romans historiques, mais aussi des romans d'aventures et des romans coloniaux. A l'exception de quelques robinsonnades (Mame, comme ses concurrents, édite et réédite *Le Robinson Suisse* de Wyss, de 1841 à 1953, diverses traductions et adaptations, cf p.369), les romans d'aventures entrent dans les catalogues Mame vers 1860 (Letourneux, p.340). Jusque dans les années 1860, Mame publie des récits dont l'aventure ne prend pas la forme d'une fiction : récits de voyages, découvertes de nouveaux territoires, imaginaire exotique, exploits guerriers et coloniaux, naufrages, etc., sont autant de stratégies d'évitement du romanesque, tout en répondant au désir croissant, chez les enfants, de lectures romanesques. Progressivement, l'Irlandais Mayne Reid et l'Allemand Karl May vont envahir le catalogue. Le choix de ces auteurs n'est pas neutre, avec une Irlande catholique et la spiritualité de certains romans de May, qualifiée par sa traductrice de « Jules Verne plus chrétien » (p.371). Il n'est pas étonnant non plus qu'il s'agisse d'auteurs étrangers : la traduction permet un travail de réécriture par des traducteurs familiers de l'esprit de la maison Mame (Marie Guerrier de Haupt pour Mayne Reid, Juliette Charoy pour Karl May, cf Letourneux p.344). Ainsi, progressivement, l'éditeur catholique accepte les conventions du roman d'aventures : plusieurs auteurs édités dans les collections Mame dans les années 1890 (comme Pierre Maël) le seront aussi au début du XXe siècle dans les collections de Tallandier et d'autres éditeurs populaires. A ce roman d'aventures géographiques répond le développement de fictions coloniales pour la jeunesse chez Mame : le roman colonial et ses clichés sont en effet à la fin du XIXe siècle un moteur

de l'unité nationale française, dépassant la fracture entre catholiques et républicains en combinant la figure du colon et celle du missionnaire (J. Morlent, *Les Robinsons français ou la Nouvelle-Calédonie* (1856, rééd. 1882 ; M.A. Rossi, *L'Homme aux yeux de verre. Aventures au Dahomey* (1892), cf Lévêque, p.354).

Mame n'investit pas en revanche le secteur de la presse enfantine (Boyer-Vidal, p.333), pourtant en pleine expansion dans la seconde moitié du XIXe siècle. Cette erreur de stratégie s'avère d'autant plus regrettable que la presse pour les jeunes lecteurs se révèle un moyen efficace pour capter un nouveau lectorat grâce à la lecture feuilleton, d'imposer des auteurs inédits et même, dans le cas d'Hetzl par exemple, de trouver une vitrine commerciale de première importance. Quelques romans pourtant rencontrent un succès réel et durable, comme *Fabiola* déjà mentionné, mais aussi *L'Orpheline de Moscou ou la jeune institutrice* (1841) de Mme Woillez, réédité jusqu'en 1935 (soit sur près d'un siècle). Il y a donc bien chez Mame d'incontestables bestsellers et même longsellers. On pourrait aussi citer *Les Naufragés du Spitzberg*, qui sera réédité en permanence de 1838 à 1924, vendus comme *L'Orpheline de Moscou* à plus de cent mille exemplaires. Dans ces romans et récits, il est avant tout question de vie morale et chrétienne. Que l'aventure soit lointaine (Spitzberg), militaire (Orpheline de Moscou), historique, domestique ou teintée d'exotisme colonial, « ce qui forme le fond de l'intrigue est toujours la nécessité d'une conduite vertueuse, c'est-à-dire chrétienne. Le but est clairement exprimé dès les premières années : « Notre but principal est de donner aux enfants des leçons morales et de rendre ces leçons sensibles et plus attrayantes pour eux, par des exemples et des récits à leur portée et propres à leur inspirer l'amour filial, l'amour de Dieu, la confiance, la gratitude et l'obéissance envers Dieu ; l'attachement à la vertu, et l'horreur du vice ; la patience et le courage dans les jours de malheur. Ce petit livre leur offrira aussi d'utiles avis pour réussir dans le monde. » (Louis Friedel, *Nouveaux petits contes pour les enfants*, 1837, Avis préliminaire) » (Boulaire, in M. Colin, p.163). Comme le souligne Cécile Boulaire, il s'agit d'une littérature d'*exempla* : les protagonistes des histoires se départagent entre bons chrétiens et âmes perdues, de façon quasi systématique. Opposition entre un fils et le neveu d'un « pieux et honnête négociant » (*Naufragés du Spitzberg*, p.12), l'un courageux, raisonnable et robuste, l'autre inconstant, hasardeux et entreprenant. Même dichotomie simpliste dans *Felix ou la vengeance du chrétien* (Friedel, 1839) qui oppose les deux fils d'un riche commerçant, nés de mariages différents, l'un pieux, docile, intelligent, studieux, l'autre gâté par sa mère, paresseux, hautain, capricieux, qui causera la ruine et le désespoir de ses parents, alors que son frère fera fortune, leur viendra en aide, avant d'embrasser finalement la vocation religieuse à laquelle il aspire depuis son plus jeune âge. Peu de surprises, donc, dans ces récits, une littérature encore très inspirée par la prédication en haine du

romanesque et une production donc souvent, reconnaissons-le, très ennuyeuse... mais néanmoins représentative des années 1840-1890 dans les milieux catholiques et conservateurs.

Un dernier mot enfin sur les auteurs : ils sont en effet plusieurs centaines à travailler pour Mame, formant une vaste cohorte hétéroclite d'auteurs plus ou moins obscurs, souvent tombés dans l'oubli, comme Elise Voïart ou Just-Jean-Etienne Roy, un polygraphe voué à la maison Mame avec plus de 180 titres à son actif, sous neuf pseudonymes identifiés, dont les livres restent en moyenne 20 ans au catalogue, avec quelques *long-sellers* qui atteignent 50 voire 60 ans de librairie, ce qui est considérable. Et pourtant, cet auteur prolifique aux 180 titres, aux 1500 éditions, aux près de 7 millions d'ouvrages vendus, reste un écrivain prolétaire, qui ne cesse de solliciter le Fonds des « encouragements et secours aux hommes de lettres » mis en place au ministère de l'Instruction (Boulaire, p.400-401). Amère ironie d'une littérature populaire en tant que littérature produite par des écrivains partageant bien des misères du peuple...

Editeur un peu oublié aujourd'hui, Mame n'en a pas moins occupé une position dominante dans l'édition pour la jeunesse française pendant plus d'un siècle. La postérité littéraire d'auteurs comme Ségur ou Verne ne doit donc pas nous abuser : au XIXe siècle, parmi les livres les plus diffusés dans les écoles chrétiennes, dans les familles, modestes ou plus aisées, il y a, incontestablement, les livres édités par la maison Mame. En ce sens, ces livres ont porté une littérature catholique et populaire, qui a marqué durablement les jeunes lecteurs français, avant d'être concurrencée par une culture plus laïque qui a fini par s'imposer.

Bibliographie :

Boulaire C. (dir), *Mame. Deux siècles d'édition pour la jeunesse*, Rennes/Tours, PUR – PUFR, 2012